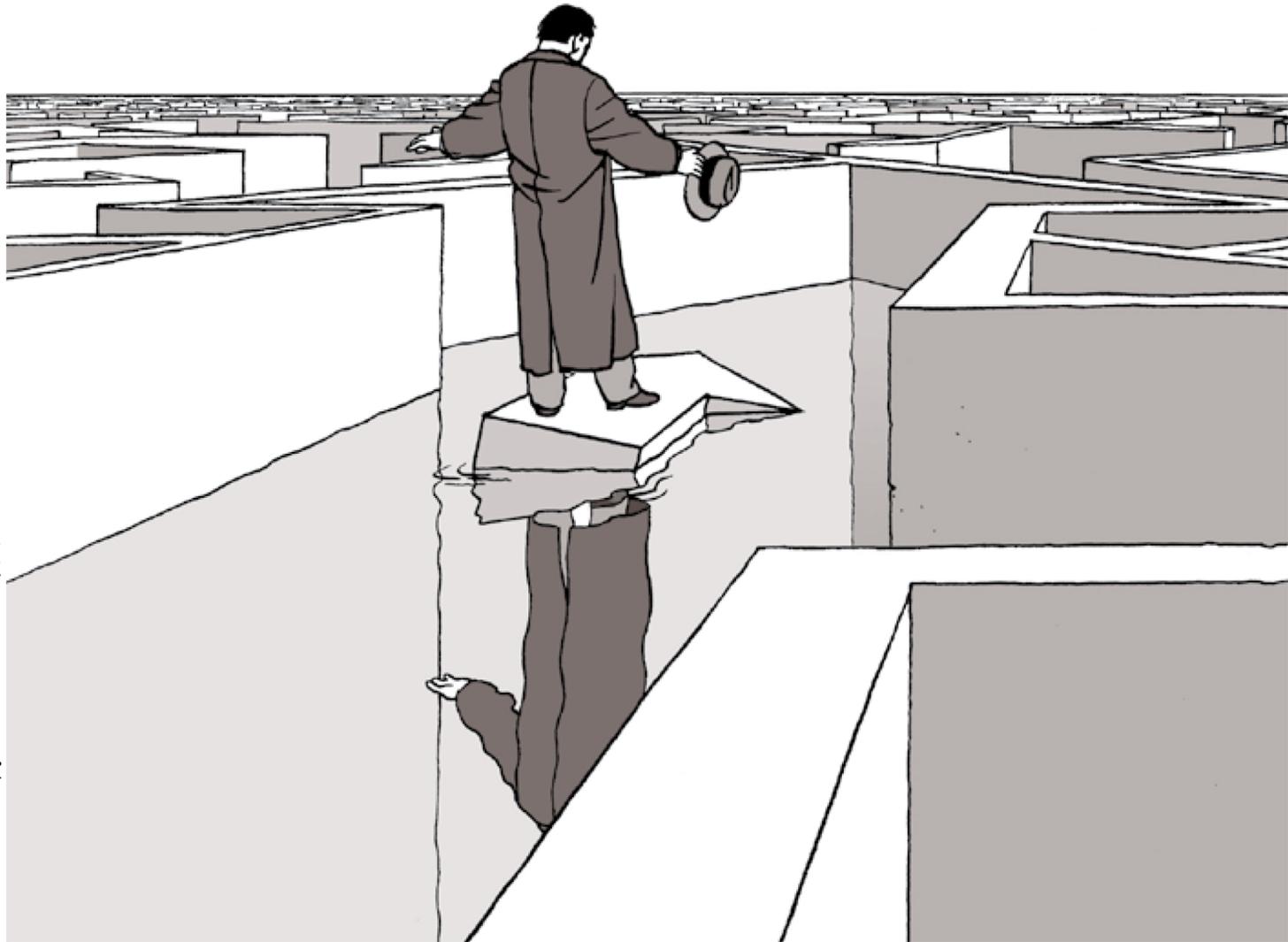


#3_trimestriel_2/2015_9,50€

64 page

revue de récits graphiques





> chloeschuiten.blogspot.be

Peaux creuses

Chloé Schuiten

Le zoo est un vaste espace grillagé sous-divisé en plus petits espaces grillagés contenant des espèces animalières triées par formes, couleurs, matières. Ces espaces sont décorés par du plastique liquide fondu dans le but de recréer une nature factice assortie si possible aux pelures animalières qui y sont contenues. De l'autre côté des grilles sont lâchés des humains libres de se balader dans ce labyrinthe grillagé - payant à l'entrée - pour les faire rêver, fantasmer, une ancienne menace prédatrice, le tout joliment présenté emballé et séduisant. Pourtant, ce qu'il y a de plus beau, c'est la tension de la trop mince limite avec la laideur. J'ai choisi quelques pages extraites de mon livre «Peaux Creuses». Si vous voulez voir d'autres travaux tapez chloeschuiten.blogspot.be





> Kristina.tzekova@hotmail.com
> <http://kristinatzekova.be>
> <http://prjts.tumblr.com>

Le temps de l'amour

Kristina Tzekova

Depuis 2011, je prends l'habitude de dessiner des extraits de films qui m'ont marqués dans une construction narrative propre à la BD. Cette pratique s'étend à présent au domaine des clips vidéo musicaux. Cela m'intéresse de décortiquer une scène d'apparence quelconque pour tenter de la reconstruire selon un éclairage différent. Globalement, je dirai que mon travail reflète une attention portée au temps et au mouvement ainsi qu'une recherche de structure précise, concrète. En parallèle, il se nourrit d'un besoin de spontanéité lié aux sensations. J'aime observer les petits détails du quotidien. Essayer d'en saisir l'essence m'aide par la suite à les retranscrire.





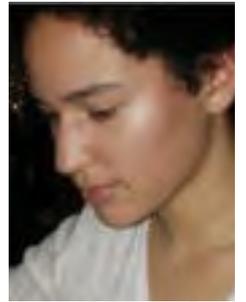
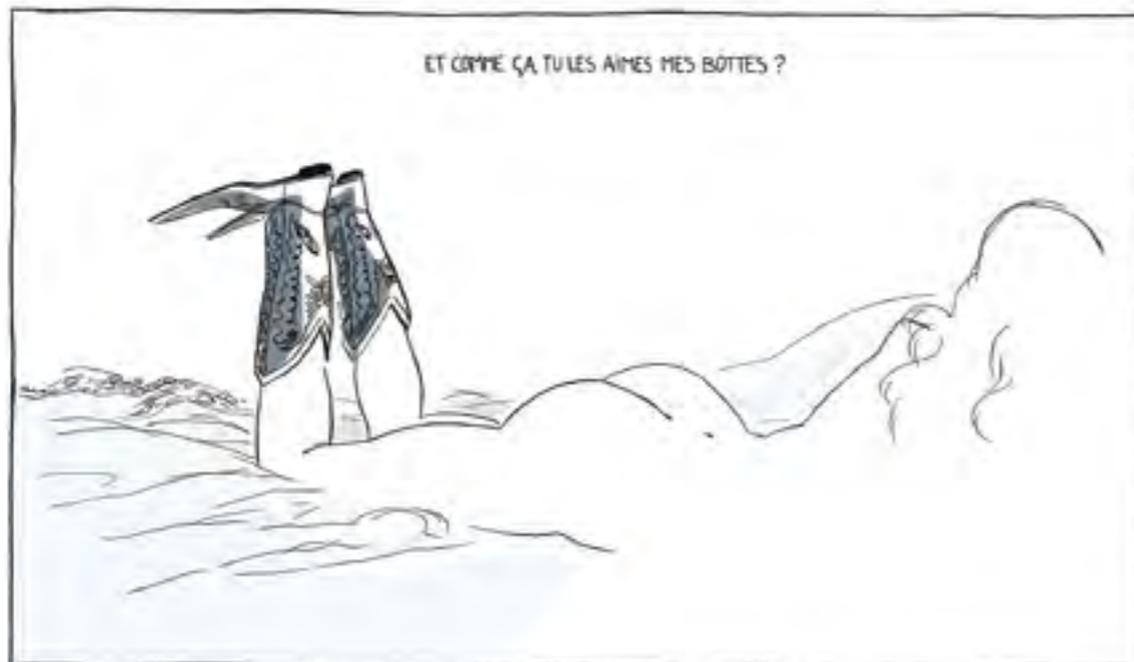
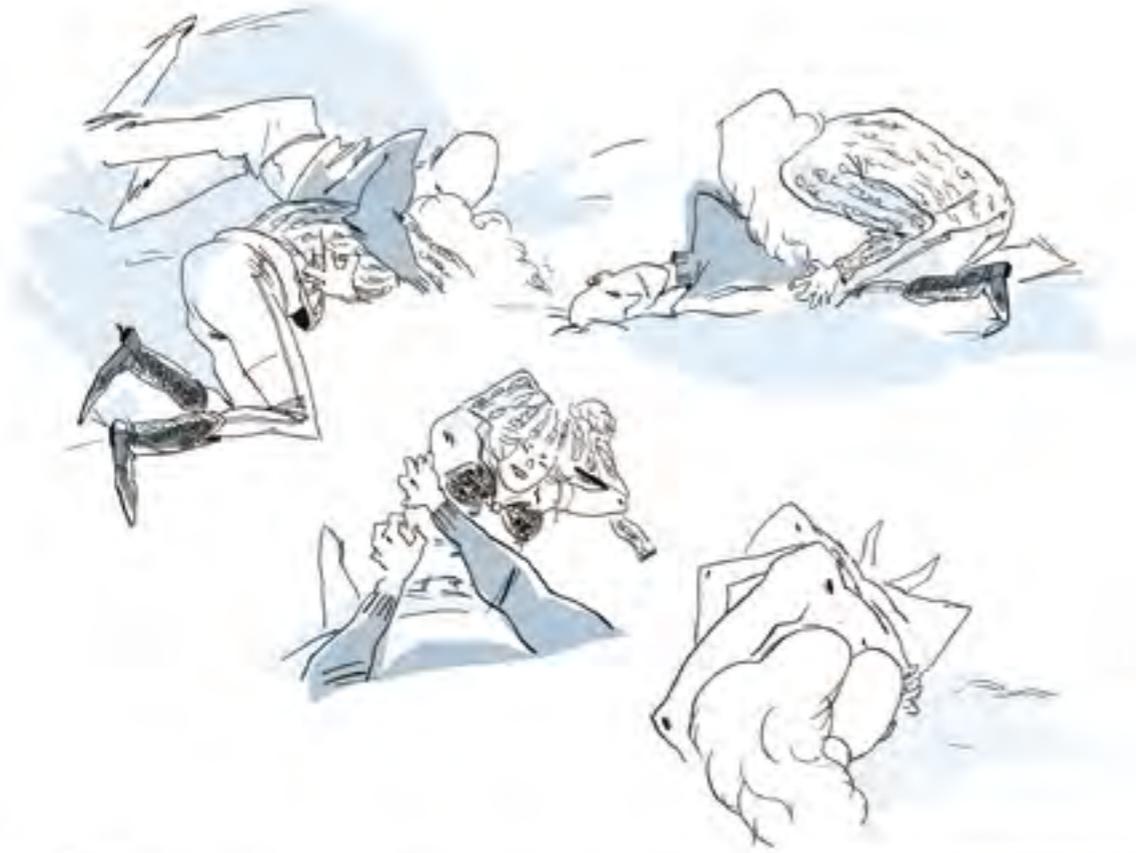
> camille.romanoric@hotmail.fr

Santiags

Camille Ricard - Limcela

Tout tourne et se retourne dans le quotidien. On finit souvent par se coincer dans une routine à 20, 30, 40 ans, qu'on soit seul(e) ou à deux. Quand on dessine, on se retrouve un peu à mener une vie de chat d'appartement, les siestes en moins. Il arrive toujours et, parfois vite, ce moment où on a besoin de respirer, où on sent qu'on a oublié qu'on vivait et que la vie, ce n'est pas rien. Changer d'air, ça peut se résumer à ouvrir les fenêtres et laisser s'élever les feuilles sur lesquelles on travaillait, ou à enfiler ses bottes de cow-boy malgré les réticences de son amoureux. Dans tous les cas, quand vient le moment de le faire, il ne faut pas se défilier.





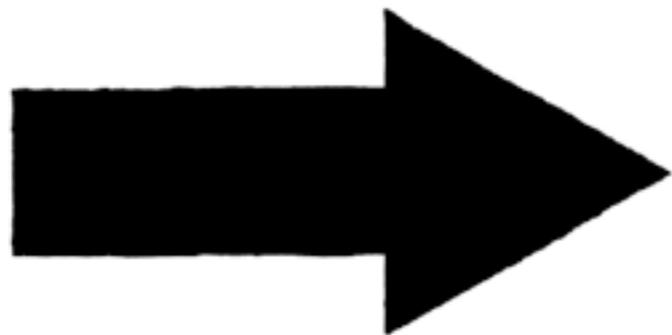
> lasireneterre@blogspot.fr

Iceman

Lison Ferné

Comme souvent dans mes projets de bande dessinée, Iceman est parti d'une envie, l'envie de peindre la neige, le froid et le mystère. À partir de cette envie, un univers se crée, des personnages apparaissent et leurs actions se dessinent. Je voulais laisser au spectateur le soin de plonger dans cet univers sans paroles. Il le parcourt alors à travers les yeux du personnage principal et le découvre en même temps que lui.





Le secret des S.E.N.S.

Marc-Antoine Mathieu, couverture de l'album S.E.N.S., 2014, Delcourt © Marc-Antoine Mathieu



Auteur des aventures de Julius Corentin Acquefacques ou encore du fameux « Décalage », l'œuvre de Marc-Antoine Mathieu sème du lu, sème du sens et éveille les sens. Son œuvre est le vu et le non-vu qui engendre du rêve et du mystère... Marc-Antoine Mathieu est un improvisateur, un poète facétieux qui joue et se joue des codes narratifs de la bande dessinée.

64_page : Le moteur, est-ce l'expérimentation ou l'envie de raconter ?

MAM : Mon moteur, c'est d'abord l'envie de raconter des histoires, mais il y a un autre moteur qui est la peur de l'ennui. Cette peur me pousse à explorer de nouveaux territoires, des régions inconnues, extraordinaires.

64_p. : C'est dans l'expérimentation que tu trouves du sens ou des sens ?

MAM : Je ne crée pas pour défendre un discours ou défendre un point de vue ou des idées, mais plutôt pour susciter la surprise, découvrir de nouveaux paysages qui me surprennent, qui m'étonnent et qui me séduisent. Si ces paysages me plaisent, alors ils plairont certainement aux lecteurs. J'essaie d'élaborer un art, une pratique qui me permet de restituer ces sensations. C'est ce qui s'est passé avec l'album « S.E.N.S. ».

Avoir des visions de territoires ou de contrées nouvelles, de vies imaginaire, un peu surréalistes, c'est bien, encore faut-il savoir les transcrire.

64_p. : C'est une manière d'apprendre à se connaître ?

MAM : Si on est simplement à l'écoute des images et des paysages qui sont en nous, on se découvre, pas seulement de manière transparente, on n'a pas d'explication de nous-même, mais on se retrouve face au dévoilement de territoires intérieurs qui sont source d'étonnement et parfois de plaisir.

64_p. : Le paysage, c'est une couleur de notre vie, toi qui travaille en noir et blanc ?

MAM : Oui, ça peut être une couleur, mais aussi un éclairage, des éclairages qu'on n'avait pas prévus. Le paysage préexiste, il faut aller le visiter.

64_p. : Le dessin ne pourrait-il pas être en soi un vrai terrain d'exploration et d'aventure ?

MAM : Oui, à condition que le dessin devienne le personnage du livre. À partir du moment où la technique devient le sujet, ça pourrait m'intéresser. C'est un peu le cas dans l'album « Le Dessin » (paru en 2001). Mais le dessin pourrait devenir aussi un vrai terrain d'aventure. Ce qui voudrait dire que le thème serait le trait. Le trait dans son essence. L'idée n'en est pas encore venue naturellement, mais c'est une chouette question



à élaborer. Pour le moment, mon dessin est un dessin appliqué, au service d'un récit, d'un texte ; je ne vis pas le dessin dans une improvisation ou une exploration spontanée en temps que tel, c'est plutôt un dessin raisonné.

64_p. : Raisonnable, d'accord, mais tu essaies de transformer la bande dessinée, de la questionner, à l'instar des scientifiques... la BD qui est un médium jeune, peu exploré encore ?

MAM : Le scientifique ne transforme pas le monde, ce sont ses découvertes qui pourraient le transformer. Si je n'avais pas fait de BD, j'aurais pu être un observateur l'œil vissé à un microscope ou à un télescope. Je suis admiratif des découvertes scientifiques, dans la mesure où là ils n'inventent rien en soi mais

Les métamorphoses carnavalesques de Brecht Evens



Panthère, le dernier album de Brecht Evens, jeune auteur flamand, est étonnant, inclassable, déroutant. Voulant à la fois faire rire et faire peur, il réussit par le dessin, la couleur et l'écriture, l'alchimie parfaite d'un récit tour à tour séduisant et carnassier, à l'instar de ce majestueux félin qui apparaît sortant d'un tiroir.

Patchouli, le petit chat de Christine vient de mourir. La petite fille, seule dans sa chambre pleure, sur son lit. Elle reçoit alors la visite d'un beau et grand félin, prince héritier de Panthésia, le pays des panthères. Très élégant, le fauve la fera très vite rire et danser. Panthère est à la fois dandy, danseur, conteur, peluche, chatouilleur, sphinx ou prince héritier, mais surtout un manipulateur ambigu et enjôleur...

Du dessin naît l'idée, de l'idée rejailit la séquence et le texte. Le fond et la forme se rejoignent, mettant au centre toute la spécificité de son savoir : la transparence des couleurs, le juste équilibre d'une narration à la fois simple, lisible, efficace et le chaos de certaines cases pleine page rythmant parfaitement la lecture de son histoire.

« superpositions de couleurs, de perspectives tronquées qui se déploient comme une symphonie moderne »

Le chaos, ce sont des cases saturées de formes, de superpositions de couleurs, de perspectives tronquées qui se déploient comme une symphonie moderne et contrastent admirablement avec des cases où le décor à peine esquissé suggère une profondeur où les blancs irradiants donnent au simple trait coloré une vibration

Rencontre.

64_page : D'où est venue l'idée de Panthère ?

Brecht Evens : J'ai toujours créé des personnages ambigus, séducteurs ou manipulateurs, liés à une inspiration particulière. Au départ, je jouais avec ma copine, j'incarnais des personnages pour dialoguer et jouer avec elle, des personnages pervers de manières différentes pour lui faire peur. Et parmi eux, il y avait Panthère.

Elle avait une voix de dame, suave et envoûtante. Bien sûr, Christine est née du jeu de

ma copine, de ses réactions face à mon jeu d'acteur. Les idées qui en ont découlé se sont concrétisées dans un carnet. Mais je ne voyais pas comment je pouvais développer ces personnages à l'intérieur d'un récit et aller au-delà du livre pour enfant. J'ai alors enchaîné sur la réalisation des Amateurs. C'est seulement par après en reprenant le carnet que je me suis décidé à réaliser cet album.

64_p. : La métamorphose de Panthère, son changement de forme et de couleur à chaque case est au centre du récit... C'est une prouesse technique ?

B.E. : Non, ce n'était pas trop compliqué de changer son apparence en fonction des dialogues, du moment que j'étais concentré et bien inspiré, c'était plus de plaisir qu'une contrainte. Les premiers croquis étaient auto-



matiques. C'est plus facile de se laisser guider par son intuition à chaque dessin sans tenir compte des ressemblances du personnage dans des attitudes ou des expressions différentes. Du moment qu'il y avait les points pour les taches et la queue, on reconnaissait Panthère. Ça marchait bien. C'est juste en accord avec l'idée d'un personnage malicieux et manipulateur.

64_p. : Jouant sur les codes propres aux récits graphiques et à l'illustration plutôt que la

Les éditions Polystyrène réinventent l'album BD

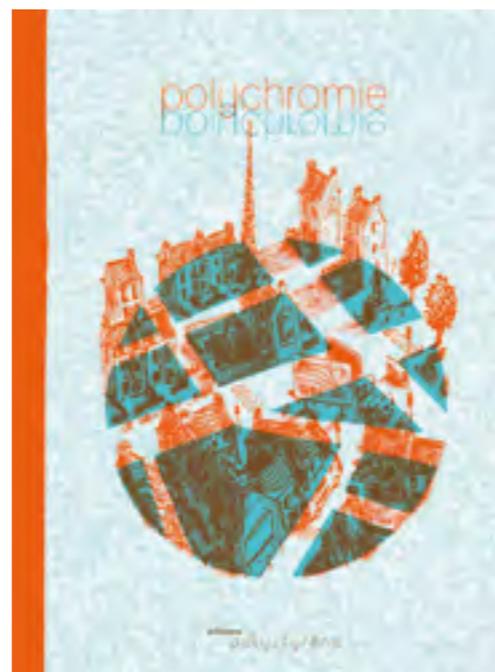
Fini de lire en tournant les pages ? Polystyrène veut manipuler le livre autrement

Le fonctionnement des éditions Polystyrène est assuré par six personnes : Adrien Thiot-Rader, Ludovic Rio, Pierre Jeanneau, Rémi Farnos, Alex Chauvel et Florian Huet. C'est à Angoulême que nous nous sommes rencontrés alors que nous étions étudiants en bande dessinée à l'École Européenne Supérieure de l'Image. Nous sommes rapidement devenus amis et entre nous s'est instaurée une émulation stimulante qui a eu une importance majeure dans nos pratiques personnelles.

Au cours de ces années, nous avons aussi pu découvrir les coulisses de l'édition de bandes dessinées indépendante de bande dessinée, notamment grâce à une intervention de Guillaume Trouillard, fondateur des Éditions de la Cerise. À l'époque, nous partagions déjà tous un même désir de *faire* des livres, alors quand on a compris qu'on avait la possibilité d'apprendre et de maîtriser les moyens techniques et administratifs nécessaires pour créer une structure éditoriale la décision de monter une maison d'édition s'est imposée rapidement.

Une fois arrivé à ce constat, il a fallu définir la ligne éditoriale que l'on souhaitait défendre, nous avons chacun tenté des expérimenta-

tions autour du livre et de sa forme, en testant l'impact que le pliage ou le découpage peuvent avoir sur la narration, par exemple. De plus, on parlait déjà de « l'émergence du numérique » et c'était un argument de plus pour axer notre travail sur le livre en tant qu'objet. C'est ainsi qu'en octobre 2010 l'association *éditions Polystyrène* a été officiellement créée avec comme but de publier des livres de bande dessinée à manipuler différemment. On est habitué à lire un livre en tournant les pages une à une, avec Polystyrène le but est de changer ce rapport au livre : comment construire (pour l'auteur) et comment découvrir (pour le lecteur) une histoire qu'on lit en dépliant des feuillets, en combinant aléatoirement les pages, en jouant avec plusieurs re-



Depuis 2010 une petite dizaine de titres ont été publiés, avec chacun une forme et un principe particulier, les deux derniers en date sont *Polychromie* et *Thomas et Manon*.

Polychromie est un ouvrage collectif où quinze auteurs ont réalisé quatre à seize pages en suivant une contrainte donnée. En effet, si le livre a, pour le coup, une forme classique, chacune de ses pages est constituée de la superposition d'une couche rouge et d'une couche bleue par conséquent sa lecture nécessite l'utilisation de deux filtres de couleurs (un bleu et un rouge). Pour prendre un exemple : en apposant le filtre rouge sur une page, il élimine la couche rouge et permet de lire la couche bleue. La thématique générale du livre rend hommage aux *Villes Invisibles* d'Italo Calvino.

Thomas et Manon est un livre de Rémi Farnos et Alex Chauvel, il se présente sous la forme d'une boîte contenant 200 cartes. Chaque carte est une case de bande dessinée et c'est au lecteur à retracer les différents parcours de Thomas et de Manon sur leur île. Thomas veut gagner le respect des pirates en trouvant la fontaine qui fait pousser les poils de barbe et ainsi arborer un menton des plus virils. Manon est une jeune fille très curieuse qui se pose plein de questions. Mais l'une d'entre elles la tracasse tellement qu'elle a décidé de partir à la recherche d'un grand sage, qui pourrait bien enfin répondre à sa Grande Question.



En ce premier jour d'été, Olivier a tué Pierre. Il a 35 ans...

C'est la fin du récit mais le début d'une nouvelle page pour Olivier.

Je me demandais comment la magnifique bande dessinée *Pourquoi j'ai tué Pierre* d'Olivier Ka et Alfred, primée à Angoulême en 2007, allait être adaptée au théâtre. Curieuse, je me suis installée et me suis laissée prendre au jeu des acteurs. Deux hommes et une femme de générations différentes incarnent le personnage d'Olivier, ce qui crée tout de suite un rythme et montre aussi que cette histoire peut arriver à tout un chacun. Les autres personnages sont joués par ces mêmes comédiens.

Sur les planches. Décor sobre : quelques chaises, et dans le fond plusieurs écrans qui ressemblent à des vignettes de BD, dont une qui reprend le dessin de l'œil du ou des personnages confondus de la couverture. Œil symbolique protecteur ou punitif. Les acteurs s'assoient sur l'armoire, pratiquement le seul élément qui permettra les temps de pause, qui ponctuera les passages du temps - sur laquelle aussi, dans la pénombre, sera racontée la scène de l'abus, toute en pudeur. Car c'est de cela dont il est question. Fin de la représentation. Noir. Silence. Dans la salle, des applaudissements. Des émotions à fleur de peau. C'est réussi.

Le rythme imposé par le metteur en scène, Jean Vangeebergen, nous a emmenés dans l'histoire d'Olivier Ka. Sur le plateau, les images essentielles pour comprendre le nœud du drame qui se joue devant nos yeux. La violence des émotions retenues tout au long des années explose. Olivier, pour se reconstruire, va aller jusqu'à la confrontation avec Pierre, en lui proposant de lire le projet de bande dessinée. Il se décharge enfin de son fardeau.

C'est la première scène de l'adaptation théâ-

trale. Scène forte, point d'accroche, nous sommes plongés directement dans le sujet de l'abus sexuel, de la trahison et de la vulnérabilité d'un enfant. Olivier est un petit garçon fragile et Pierre, prêtre, est un proche de la famille, accepté tant par les grands-parents conservateurs que par les parents plus « baba cool ». À l'âge de 12 ans, il est touché par la gentillesse et l'attention que lui porte Pierre, il se sent important et confiant. Il est



© Dessins Alfred et Olivier Ka - Delcourt - Mirage

manipulé, le piège se referme. Tirailé entre les valeurs de ses grands-parents et celles de ses parents, il est perdu dans ce conflit culturel et générationnel.

Le texte de la BD est respecté, juste réécrit pour être joué. Des extraits musicaux ponctuent les événements dans le temps.

Deux arts qui s'apprécient pour leur propre langage. Qui s'accompagnent. Qui se parlent. Par les images données, en mouvement dans le jeu théâtral, et en couleur, en cases, en rupture dans la bande dessinée.

J'avais été subjuguée par cette BD. Mise en confiance dès le début par l'ambiance, la légèreté due aux couleurs, à la mise en images simple en apparence, par l'audace qui transcrit les changements d'époque, la candeur. Puis le rythme s'accélère, ponctué par les « J'ai tué Pierre parce que j'ai xx ans » qui



annoncent les chapitres. L'insouciance s'estompe au fur et à mesure de la lecture. La force de ce récit est donnée par le découpage des chapitres, de longueur variable en fonction des moments cruciaux comme l'agression par Pierre quand Olivier a 12 ans et la confrontation avec lui vingt-trois ans plus tard, alors qu'Olivier a 35 ans. Les moyens graphiques participent à nous faire comprendre les sentiments très forts que vit le personnage principal, large palette d'émotions entre naïveté et peur. Les cases sont déstructurées dans les moments sombres et chaotiques dans la vie d'Olivier. J'ai adoré, par exemple, les dessins enfantins en noir et blanc qui retranscrivent le rêve devenu cauchemar dans la dernière partie de la bande dessinée. On reste sans voix. Les dessins sont époustouffants. Ils permettent de montrer les tempêtes intérieures, la rage, les doutes, l'innocence. Ils rassurent aussi car ils sont pudiques, respectueux même quand ils montrent la vio-

lence et la noirceur du drame vécu.

L'art de la bande dessinée nous a promenés hors de la réalité cruelle ou au contraire nous a fait frissonner d'horreur devant l'authenticité du récit, grâce au fruit d'une complicité évidente entre les auteurs, Olivier Ka et Alfred, et à la richesse de la langue de la bande dessinée qui peut sublimer des histoires de vie.

La bande dessinée est indiscutablement aujourd'hui un art particulier qui permet de transcender, de parler de sujets douloureux, de sujets de société, qui peut faire rêver quand elle arrive à combiner la poésie et le récit. De l'ombre à la lumière.

Album :

Pourquoi j'ai tué Pierre, Delcourt, 2006

Compagnie théâtrale :

Transhumance

> www.Transhumance.be

> transhumance@deladime.net